

à mes oreilles. D'autant plus que cela lui ferait plaisir, à elle, que je m'en aille : elle aurait le champ libre ; elle se ferait aimer de mon père, tandis que moi, il m'oublierait et je passerais toute ma vie, enfermée dans une classe, ne pouvant ni courir, ni parler, ni chanter, sans permission ! Pour un cœur passionné comme était le mien, pour une nature éprise de liberté et habituée à en jouir pleinement, la pension était une torture dont la seule idée me remplissait d'épouvante.

Manou ne tarda pas à m'apporter la tranche de milliassou promise, en me recommandant de ne pas laisser *comme ça* voir tout ce que je pensais.

—Tu peux bien ajouta-t-elle, la détester tant que tu voudras, mais tu n'a pas besoin de le dire.

Mon cœur était trop oppressé pour me permettre de sentir la faim : je laissai le gâteau, mais je ramassai le conseil.

—Oui, pensai-je : je la détesterai toujours, mais je ne le laisserai plus voir à papa.

C'est ainsi que la haine me conduisait à l'hypocrisie, moi qui avais toujours été franche jusqu'à la hardiesse. Hélas ! quand cet horrible sentiment entre dans une âme, il ne tarde pas à flétrir ce qu'il y a rencontré de bon. Manou, d'ailleurs, attisait ce mauvais feu, avec sa rouerie de paysanne, se souciant peu de sa responsabilité, ne s'en doutant même pas ; car, pour son étroit cerveau, l'aversion que je portais à ma belle-mère était fort naturelle, partant, légitime. La morale de Manou, je l'ai dit, se réduisait à peu de chose. Certes, une personne sage et bonne aurait pu m'influencer dans un meilleur sens ; cependant, je ne dois point accuser Manou de mes fautes : ma haine était bien à moi, c'était bien mon égoïsme jaloux qui me l'avait inspirée ; aussi, malgré la complicité, malgré l'approbation de ma nourrice, malgré les beaux raisonnements que je me faisais à moi-même pour justifier à mes propres yeux ce sentiment que je m'efforçais de croire invincible, ma conscience de huit ans me reprochait confusément mes torts.

Néanmoins, pour le moment, je n'en étais qu'aux regrets ; quant aux remords, hélas ! ils devaient se faire attendre encore longtemps.

Chaque bruit me faisait tressaillir : l'aboiement du chien de garde dans la cour, le vol des pigeons sur le toit, le grignotement d'une souris dans la chambre voisine, tout me semblait l'écho des pas de mon père venant me tirer de ma prison pour me conduire dans une autre, lointaine, où jamais plus je ne le verrais. Oh ! tout, tout, plutôt que cela ! Je l'appellerais maman, je l'embrasserais, je la caresserais, quitte à la détester encore un peu plus en secret ; mais je ne m'en irais pas de la maison, on ne m'emmènerait pas : je m'accrocherais aux rideaux, aux meubles, aux portes, aux murs...

Cette fois, c'était mon père. Il ouvrit la porte et me dit, d'un ton calme :

—Viens, Antoinette ; nous allons déjeuner.

—Je serai sage ! m'écriai-je ; et, ne pouvant atteindre à son visage, j'embrassais ses mains, en pleurant.

—Oui, répondit-il : ta mère me l'a dit. Je te pardonne. Mais qu'as-tu donc, mon enfant, tu es singulièrement nerveuse ?

Ce que j'avais ? j'étais abasourdie. Comment ! elle lui avait dit que